

COLLECTION NATIONALE

Baudouin de Constantinople

PAR

THIL LORRAIN



14

OFFICE DE PUBLICITÉ

Anc. Établiss. J. LEBÈGUE & C^{ie}, Éditeurs

Société coopérative

36, RUE NEUVE, BRUXELLES

BAUDOIN DE CONSTANTINOPLE



BAUDOIN DE CONSTANTINOPLE

« Parmi les princes qui ont gouverné autrefois les différents pays dont est formée la Belgique actuelle, disait un jour le chanoine De Smet à l'Académie, il s'en est peu rencontré qui aient réuni tant et de si hautes qualités que ce Baudouin, que Constantinople décora plus tard de son nom, et qui fit, dans un espace de temps assez court, de si grandes choses dans nos provinces de Flandre et de Hainaut. La plupart de nos historiens modernes se sont néanmoins peu appliqués à relever les faits d'armes et les améliorations administratives par lesquels ce grand prince signala son gouvernement avant de partir pour la quatrième croisade. Ses exploits et ses travaux législatifs eurent

cependant des résultats durables; les domaines qu'il reconquit sur la France restèrent longtemps encore attachés à la Flandre, et ses deux filles, successivement héritières des deux comtés, héritèrent aussi de ses vues vraiment libérales et de son dévouement aux intérêts moraux et matériels du peuple. Mais il semble que l'éclat du diadème des Césars d'Orient, bien que privé depuis des siècles de ses plus riches fleurons, ait rejeté dans l'ombre les belles actions des premières années de Baudouin : le nom de ce prince ne réveille le plus souvent que les souvenirs du fondateur de l'empire éphémère des Latins à Byzance et du malheureux captif d'Andrinople. »

Dans les pages qui vont suivre nous nous attacherons surtout à montrer ce que fit Baudouin pour la Belgique.

Le comte de Flandre Philippe d'Alsace, qui régna de 1168 à 1192, avait fiancé Isabelle de Hainaut, fille de sa sœur Marguerite d'Alsace et de l'époux de celle-ci, Baudouin le Courageux, comte de Hainaut, au jeune Philippe-Auguste, fils du roi de

France Louis VII; et, sacrifiant les intérêts du pays à ceux de sa maison, il avait assigné pour dot à sa nièce les parties méridionales de la Flandre, après avoir songé même à abandonner l'ensemble de sa principauté. Cette cession, à laquelle ses sujets refusèrent toujours de donner leur assentiment, fut l'origine d'interminables négociations et de sanglantes querelles entre la Flandre et la France.

Philippe d'Alsace étant mort sans laisser d'enfant, sa succession fut vivement disputée. Philippe-Auguste, devenu roi de France et qui avait à ce titre droit de suzeraineté sur la Flandre, consentit enfin à donner l'investiture du comté à Marguerite d'Alsace et à Baudouin le Courageux, à la condition toutefois que ceux-ci reconnaîtraient à son propre fils, comme formant la dot attribuée naguère à Isabelle de Hainaut, la propriété des territoires dont Arras était le centre, avec les mouvances de Boulogne, Saint-Pol, Lillers et Guines. La condition fut acceptée, et l'avènement des nouveaux princes, en même temps qu'il fit rentrer le

la Basse-Lotharingie et Bouillon. Cet espoir fut trompé. Au lieu de donner le premier de ces duchés à Godefroid, l'empereur d'Allemagne Henri IV, à qui il appartenait de décider, en investit son propre fils Conrad, et il n'accorda à Godefroid que le marquisat d'Anvers, qu'il détacha en sa faveur du fief principal. Quant au duché de Bouillon, Godefroid put en prendre possession, mais il ne s'y maintint que les armes à la main.

La veuve de Godefroid le Bossu, Mathilde de Toscane, n'avait point voulu, en effet, reconnaître les dernières volontés de son mari. Elle intrigua auprès du pape Grégoire VII, à qui la liait une vive amitié, et avec l'appui du pontife, de Manassès, évêque de Reims, et de Thierry, évêque de Verdun, le comte de Namur Albert III se posa bientôt en compétiteur du fils d'Eustache de Boulogne et d'Ide d'Ardenne. Dès l'an 1077 il vint mettre le siège devant Bouillon avec des forces considérables. Mais Godefroid ne se laissa pas émouvoir par le péril. Il se défendit si bien qu'il força les assaillants à la

retraite; puis, usant de représailles, il fit ravager les terres de l'évêque Thierry, obtint ainsi la remise de la ville de Stenay, où une citadelle fut élevée par ses ordres, et vit enfin tout le Verdunois soumis à son autorité.

Cependant, de graves événements se déroulaient en Allemagne, et Grégoire VII, ce profond politique qui voulut tout à la fois réformer l'Église et imposer aux princes séculiers la souveraineté du Saint-Siège, s'était mis en hostilité ouverte avec Henri IV. A l'instigation du pape, les Saxons se soulevèrent contre l'empereur et offrirent la couronne à Rodolphe de Rhinfeld, duc de Souabe. Henri se hâta de convoquer tous les grands vassaux de l'empire, et ceux qui lui étaient restés fidèles vinrent se ranger autour de lui avec des milliers de combattants.

Godefroid était accouru l'un des premiers à l'appel de son suzerain. Il prit une part importante, mais qu'on a toutefois beaucoup exagérée, à la guerre contre les Saxons, et assista notamment, le 15 octobre 1080, à la

comme l'avaient fait tous ses prédécesseurs, mais l'hommage *lige*, qui entraînait pour le vassal des obligations beaucoup plus dures. Par une inconcevable aberration, Baudouin consentit même, pour le cas où il manquerait à ses engagements, à soumettre sa personne à l'excommunication et la partie de son comté de Flandre qui relevait de la France à l'interdit, l'excommunication et l'interdit pouvant être prononcés à la simple réquisition du Roi par les évêques diocésains. Telle fut l'origine des prétentions plus grandes que montrèrent désormais les rois de France sur la Flandre; telle fut l'origine du droit d'excommunication dont ils se firent pendant si longtemps une arme contre elle.

C'était un triste début pour un règne qui devait être glorieux d'ailleurs. L'année 1196 fut marquée en outre par une épouvantable calamité : des orages continuels et des pluies diluviennes ayant fait périr toutes les récoltes, le prix du blé s'éleva de cinq sols à cinquante sols la mesure, et une famine affreuse se déclara dans le pays. Des milliers de malheureux furent réduits à se nourrir

d'herbes arrachées dans les champs, des centaines d'autres émigrèrent et allèrent chercher un asile en Allemagne, sur les côtes de la mer Baltique. Baudouin, dont la charité s'était révélée dès l'enfance, fit distribuer, sur ses propres revenus, d'abondants secours à ses sujets décimés par la faim; il édicta des peines sévères contre les accapareurs qui ne rougissaient point de spéculer sur la misère du peuple, et il ordonna d'ouvrir tous les greniers et de vendre à bas prix le grain qu'ils renfermaient.

Cependant, quoiqu'il dépensât encore une bonne part de son activité à soutenir envers et contre tous son voisin le duc de Brabant, avec qui il avait renouvelé un pacte d'amitié, Baudouin se lassait d'attendre l'effet des promesses du roi de France. Se voyant joué, il n'hésita pas à violer les liens qui l'attachaient à son suzerain, et il offrit son alliance au roi d'Angleterre Richard Cœur de Lion, lequel, poussé à bout par la politique astucieuse de Philippe-Auguste, avait déclaré la guerre à ce monarque. Les Flamands, qui faisaient déjà à cette époque un grand com-

merce avec l'Angleterre et qui, d'autre part, étaient exaspérés contre la France, applaudirent à la résolution de leur comte, et Richard, heureux de l'aide inattendue qui lui était offerte, s'empressa de conclure avec Baudouin un traité d'alliance offensive et défensive dans lequel il promit au prince flamand un subside annuel de cinq mille marcs d'argent.

Immédiatement, Baudouin convoqua une grande assemblée dans laquelle il fit déclarer nuls et de nulle valeur tous les actes par lesquels ses prédécesseurs s'étaient dépouillés au profit de la France. Puis il fit sommer Philippe-Auguste de restituer les territoires qui lui avaient été abandonnés.

— Qu'il vienne les reprendre ! dit fièrement le Roi.

Baudouin y était bien décidé. Au mois de juillet 1197 il réunit sous les murs de Gand une grande armée et il alla investir la ville de Tournai, alors française, dont les habitants lui promirent de rester neutres pendant toute la durée de la guerre. Il s'empara ensuite de Douai, de Bapaume, de

Roye, de Péronne, et il se disposait à continuer sa marche en avant lorsque Philippe-Auguste accourut à sa rencontre.

Devant les forces supérieures à la tête desquelles se trouvait le Roi, Baudouin parut saisi de frayeur, et ses troupes, s'enfuyant en désordre, attirèrent à leur suite toute l'armée française. Mais cette débandade n'était qu'une ruse de guerre : dès que Philippe-Auguste se fut engagé avec son armée dans les marais qui existaient alors entre Furnes, Bergues, Hondshoote et Dunkerque, Baudouin fit détruire les ponts et rompre les digues, et ses soldats, ayant reformé leurs rangs, enveloppèrent l'ennemi. Menacé ainsi d'une destruction complète, Philippe-Auguste se hâta de promettre la restitution des territoires contestés.

Les Belges saluèrent par des railleries et des chansons insultantes la retraite de l'armée royale, et Baudouin alla se reposer à Gand des fatigues de la guerre. On raconte que pour reconnaître le courage dont, bien plus que les Hennuyers, les Flamands avaient fait preuve pendant la campagne, il changea

son écusson qui portait les armes du Hainaut et celles de la Flandre, et n'y laissa plus figurer que les dernières.

L'occasion allait s'offrir pour les Hennuyers de prendre leur revanche. Dès son retour à Paris, le Roi s'était fait délivrer par son conseil une déclaration portant qu'un prince ne pouvait être lié par les promesses que lui avait arrachées de force un vassal rebelle, et il refusa de tenir sa parole. Cette fois, sans se laisser arrêter par les foudres de l'Eglise dont Philippe-Auguste fit frapper le comte et la Flandre, Baudouin jura de continuer la guerre jusqu'à ce qu'il eut obtenu pleine satisfaction; et pendant que les Français étaient occupés en Normandie à se défendre contre les Anglais, il prit successivement Aire, Omer, Lillers, Ardres et Richebourg. Malheureusement, son frère Philippe, qui accourait de Namur pour lui prêter assistance, tomba dans une embuscade près de Lens, en Artois, et fut conduit prisonnier à Paris avec les principaux seigneurs qui l'accompagnaient. Bientôt après, Richard Cœur de Lion et Philippe-Auguste

conclurent une trêve qui précéda de peu la mort du roi d'Angleterre.

Privé de son puissant allié et espérant peu du successeur de celui-ci, Jean-sans-Terre, dont le caractère déloyal lui était antipathique, Baudouin se résolut à traiter. Mais, afin de montrer à Philippe-Auguste qu'il ne se contenterait plus de simples promesses, il tint ses troupes réunies et il renouvela à tout hasard avec le nouveau roi d'Angleterre l'alliance conclue avec Richard Cœur de Lion. Alors seulement il envoya à Paris sa femme Marie de Champagne, chargée d'entamer les négociations.

La comtesse arriva à Paris au mois d'octobre 1199. Philippe-Auguste, qui avait pu apprécier la valeur du prince belge et qui ne demandait pas mieux que de ne plus l'avoir pour ennemi, fit à Marie de Champagne un excellent accueil. Il rendit la liberté à Philippe de Namur et aux autres prisonniers de marque, et il invita Baudouin à une entrevue qui devait avoir lieu à Péronne pendant les fêtes de la Noël.

Au jour dit Baudouin se trouva à Pé-

ronne avec sa femme et ses principaux chevaliers, et la paix fut signée le 2 janvier 1200. Le traité rendit au comte les villes d'Aire et de Saint-Omer avec leurs dépendances, les fiefs de Guines, d'Ardres, de Lillers, de Richebourg, de la Gorgue, etc., et certaines clauses de ce traité laissèrent à la Flandre l'espoir de récupérer un jour le restant des territoires cédés à la France, le Vermandois excepté.

Cette paix, très honorable et beaucoup plus avantageuse qu'on n'avait osé l'espérer, attira à Baudouin l'affection de son peuple et une réputation universelle. Lorsque le prince-évêque de Liège, Hugues de Pierpont, fut forcé de se rendre à Rome pour soutenir auprès du Pape la validité de son élection, contre laquelle quelques chanoines s'étaient élevés avec une grande hardiesse, ce fut au comte de Flandre et de Hainaut qu'il confia le soin de protéger ses États pendant son absence. Le Hainaut était, il est vrai, à cette époque, un fief de l'église de Liège, mais Baudouin était sans doute aussi le prince le plus renommé du pays.

Tranquille du côté de la France, Baudouin s'occupa de faire régner dans ses deux comtés l'ordre et la justice, de développer l'industrie et le commerce, de réformer les abus de toute espèce. Dès l'an 1199 il avait signé un édit sévère contre les usuriers; et par des ordonnances de 1199 et de 1200, où, soit dit en passant, il essayait déjà d'établir l'uniformité des poids et mesures, il avait fixé le tarif des tonlieux, c'est-à-dire des droits que prélevaient les seigneurs, à certains endroits déterminés, sur les marchandises transportées par terre ou par eau : « Quiconque, disait-il dans cette dernière ordonnance, osera exiger au delà du prix fixé nous sera remis ainsi que tous ses biens, et s'il est reconnu coupable, il sera traité comme un brigand et un voleur de grand chemin. » Au mois de mars 1202 nous le voyons envoyer à chacune des grandes villes de la Flandre un placard destiné à mettre fin à un autre abus. Un usage ancien permettait aux gens du comte, lorsque celui-ci arrivait dans une ville, de se procurer le vin nécessaire à sa maison au prix de trois de-

niers le lot, alors même que le prix réel en était beaucoup plus élevé; en cas de refus un officier spécial se faisait ouvrir de force les celliers et emportait tout ce qu'il prétendait être nécessaire pour le service de la bouche du prince. Baudouin reconnut hautement que c'était là une criante exaction, et il décida qu'à l'avenir le vin requis pour la table des comtes de Flandre serait payé au prix déterminé par les échevins du lieu assistés de quelques hommes probes.

Désireux de commander à des villes populeuses et riches plutôt qu'à des localités pauvres et obscures, et comprenant d'ailleurs l'utilité qu'il y avait pour lui à chercher dans la classe marchande un appui contre les ennemis de l'intérieur et de l'extérieur, Baudouin favorisa les communes dans leur grand mouvement d'émancipation, tout en s'attachant à exercer dans ses États une action personnelle sérieuse. Il confirma les libertés de Saint-Omer, de Grammont, de Soignies; il ordonna que les plaids du Hainaut, qui, de temps immémorial, se tenaient en plein air au village de Hornu, se tien-

draient désormais dans la grande salle du château de Mons, et il détermina la façon dont on y rendrait la justice; enfin, le 28 juillet 1200, dans une assemblée générale des barons du Hainaut réunis à ce même château de Mons, il promulgua deux chartes importantes qui conservèrent longtemps force de loi dans le comté. La première réglait la manière d'hériter et de transmettre les biens, la seconde était une espèce de code criminel dont il nous suffira de citer une disposition pour faire juger des mœurs de l'époque : « Si quelqu'un porte un couteau à pointe, disait l'article XIII; à moins qu'il ne soit chasseur, cuisinier, boucher ou voyageur étranger, il payera 60 sols d'amende à celui qui exerce la justice dans l'endroit où il sera appréhendé, et s'il est trop pauvre pour payer cette amende, on lui coupera une oreille. » Quelques jours plus tard, le 14 août, Baudouin autorisa la ville de Bruges à tenir une grande foire chaque année le premier lundi après l'octave de Pâques, et l'année suivante, par une déclaration du mois de décembre 1201, il exempta tous ceux qui

viendraient s'établir à Ardenbourg du droit qu'on avait exigé jusqu'alors des étrangers qui arrivaient dans cette ville.

Depuis longtemps, le Hainaut et la Flandre cultivaient les lettres. Comme ses prédécesseurs immédiats, Baudouin, qui, pendant le règne de son père déjà, s'était plu aux joutes littéraires et avait composé lui-même quelques poésies, Baudouin, dont l'un des premiers actes de souveraineté avait été l'établissement d'écoles à Valenciennes, Baudouin, disons-nous, protégea le « gay scavoir. » C'est à sa cour que vécut longtemps Conon de Béthune, le chantre de la troisième croisade; c'est pour sa femme Marie de Champagne qu'un autre trouvère, Christian de Troyes, écrivit son *Lancelot*; et vers l'époque à laquelle nous sommes parvenu, le comte faisait rédiger un corps de récits remontant aux origines traditionnelles de l'humanité, vaste compilation dans laquelle ses clercs avaient ordre de s'attacher spécialement à recueillir ce qui se rapportait aux destinées du pays. En leur forme originale, ces *Histoires de Baudouin* sont perdues,

mais on les retrouve, au moins en partie, dans le *Trésor des histoires*, écrit près de quatre-vingts ans plus tard par un des petits-fils de notre héros, Baudouin d'Avesnes, et qui, après avoir joui d'une grande vogue au moyen âge, est arrivé presque entier jusqu'à nous.

Au moment même où il s'entourait ainsi de chroniqueurs, Baudouin faisait au clergé de grandes donations et il multipliait les fondations charitables. C'est ainsi qu'il donna des biens considérables aux abbayes de Ninove, de Tronchiennes, des Dunes et de Saint-Nicolas de Furnes; qu'il établit l'abbaye de Baudeloo au pays de Waes et le chapitre de Notre-Dame à Courtrai; qu'il créa à Gand et à Audenarde des hôpitaux, et à Mons un refuge pour les malheureux atteints de la lèpre, cette affreuse maladie dont les progrès de l'hygiène publique ont délivré depuis longtemps nos contrées.

Sous quelle influence agissait ici le comte de Flandre et de Hainaut? Il désirait sans doute voir mettre en valeur les terrains improductifs dont il faisait don à l'Église, il désirait voir soulager partout dans ses États

les misères humaines. Mais un autre mobile l'inspirait : les pieuses libéralités étaient de tradition parmi les seigneurs qui se disposaient à prendre part aux croisades, et Baudouin allait, lui aussi, se joindre à l'une des armées qui se dirigeaient périodiquement vers la Palestine pour chasser les « infidèles » de cette Terre-Sainte si chère au moyen âge chrétien.

Le pape Innocent III venait d'appeler tous les princes de l'Europe au secours du tombeau du Christ; un chapelain de Neuilly-sur-Marne, Foulques, parcourait nos provinces en prêchant la guerre sainte; et le beau-frère de Baudouin, Thibaut, comte de Champagne, était désigné déjà comme chef de l'expédition. Le 23 février 1200, Baudouin avait reçu des mains de l'évêque de Tournai, dans l'église de Saint-Donat, à Bruges, la croix symbolique d'étoffe, en même temps que son frère Henri de Hainaut et qu'un grand nombre de chevaliers. Marie de Champagne voulut partager les périls et la gloire de son époux, et au moment de quitter pour toujours le sol de la patrie, Baudouin, qui s'était décidé à investir son

frère Philippe de Namur de la régence de ses Etats, dut lui recommander aussi ses deux filles, Jeanne et Marguerite, la première âgée de quinze ans, la seconde encore au berceau. Retardé par la mort de Thibaut de Champagne, dont les pouvoirs de généralissime furent transférés à Boniface, marquis de Montferrat, le départ des croisés eut lieu en 1202. Pendant que Marie de Champagne se disposait à prendre place sur la flotte qui devait conduire directement en Syrie une partie du contingent belge, Baudouin, à la tête d'autres chevaliers, se dirigea par terre, peu de jours après les fêtes de Pâques, vers la ville de Venise, où allait se faire la jonction des principaux corps d'armée.

Ici l'historien doit montrer les douloureuses conséquences qu'eut pour la Belgique, en dépit des arrangements pris par Baudouin pour assurer durant son absence la paix et l'ordre dans ses comtés, le départ d'un prince qui, avec ses éminentes qualités, aurait fait le bonheur de ses sujets flamands et hennuyers. « Baudouin se laissa prendre à la gloire de faire chevalerie pour le tombeau du Christ; il

conquit un trône, mais cette grande gloire servit les projets de nos ennemis, a dit M. Ch. Potvin dans une remarquable conférence avant d'exprimer ailleurs la même idée en beaux vers. Philippe-Auguste avait déjà répudié Isabelle de Hainaut; il s'empara par trahison des deux filles de Baudouin et se jeta comme un loup sur ses provinces. Les malheurs de cette époque et de cette famille eurent pour cause première cette croisade illustre qui fit d'un comte de Hainaut et de Flandre un sublime empereur. » Si Baudouin n'était point parti pour la Palestine, il aurait épargné à son pays des scènes de carnage, des traités désastreux, et la honte de l'écrasante défaite de Bouvines qui vengea amplement Philippe-Auguste des humiliations auxquelles l'avait condamné naguère son puissant vassal; il aurait épargné à sa fille aînée Jeanne, que le roi de France fut bien forcé pourtant de laisser régner sur les deux comtés, l'horrible soupçon de parricide auquel donna lieu, parmi une population trop crédule, le supplice d'un aventurier dont nous aurons à parler plus loin; il aurait épargné enfin à

sa fille cadette Marguerite le scandale d'une séduction qui fut la source de longues discordes entre des enfants de deux lits, les d'Avesnes et les Dampierre, lorsqu'en 1244 le gouvernement de la Flandre et du Hainaut fut tombé entre les mains de cette comtesse par suite de la mort de sa sœur.

Mais revenons à l'armée qui s'était réunie à la voix d'Innocent III. Les croisés ayant obtenu des vaisseaux et des vivres des Vénitiens ne purent se libérer complètement envers ceux-ci des sommes qu'ils leur devaient de ce chef, quoique Baudouin et beaucoup d'autres seigneurs se fussent dépouillés de tout ce qu'ils possédaient; et, à titre de dédommagement, ils durent aider leurs créanciers à reprendre la ville de Zara qui s'était soustraite à la domination de Venise. Malgré les anathèmes du Pape, la croisade fut ainsi détournée de son but.

De Zara, les croisés, dont les forces s'étaient grossies d'un grand nombre de Vénitiens commandés par le doge Dandolo, mirent à la voile, le 15 mai 1203, vers Constantinople. Isaac l'Ange, empereur

d'Orient, venait d'être renversé du trône par son frère Alexis qui l'avait jeté en prison et lui avait fait crever les yeux, et le fils du vieil Empereur était venu les supplier de chasser l'usurpateur. Sur le conseil de Baudouin et de quelques autres chefs, les croisés lui avaient promis leur aide, dans l'espoir que la reconnaissance d'Isaac l'Ange leur procurerait les moyens de mener à bonne fin leur expédition en Terre-Sainte.

Arrivés en vue de Constantinople le 23 juin, les croisés traversèrent le 8 juillet le Bosphore sur des bateaux plats et livrèrent bataille aux troupes qu'Alexis avait fait sortir de la ville. Baudouin commandait l'avant-garde des croisés, formée d'archers et d'arbalétriers belges; se précipitant avec fureur sur l'ennemi, il entraîna toute l'armée sur ses traces, et Alexis, vaincu, dut bientôt s'enfuir honteusement de Constantinople. Isaac l'Ange reprit le sceptre et associa son fils à l'empire.

Mais pendant que les croisés, retirés en dehors des murs de la ville, attendaient les secours en hommes et en argent qui leur avaient été promis, une révolte éclata dans

Constantinople et un nouvel usurpateur, Alexis Ducas, surnommé Murtzuphle, arracha aux deux empereurs la couronne et la vie. Les barons chrétiens, indignés, voulurent mettre fin à toutes les intrigues, à toutes les cruautés dont la cour des empereurs d'Orient était depuis trop longtemps le théâtre. Ils commencèrent le siège de la ville, et par un acte du 7 mars 1204 ils réglèrent d'avance le sort de leur conquête. On convint qu'après la victoire on élirait immédiatement un empereur, mais que le régime féodal serait appliqué à ses États et que les plus vaillants guerriers recevraient en fiefs les provinces de l'Empire. Quelques semaines plus tard, le 12 avril, après des combats dans lesquels Baudouin avait de nouveau fait admirer son courage, Constantinople tombait au pouvoir des croisés et Murtzuphle quittait précipitamment sa capitale, où les vainqueurs, dans l'ivresse du triomphe, s'abandonnèrent à d'affreux excès.

Maîtres de Byzance, les croisés oublièrent Jérusalem et ils ne songèrent plus qu'à assurer la durée de l'« Empire latin de Constan-

tinople. » Douze électeurs furent désignés pour faire choix d'un empereur. Les vues se portèrent d'abord sur le vieux doge Dandolo dont toute l'armée avait pu apprécier la fermeté et la sagesse, mais les Vénitiens eux-mêmes s'opposèrent à une nomination qui les eût privés de leur prince. Il ne resta alors en présence que deux compétiteurs : le marquis de Montferrat et le comte de Flandre et de Hainaut. Le 9 mai, à minuit, le collège des électeurs livra solennellement aux acclamations de l'armée le nom de Baudouin, et celui-ci, élevé sur un bouclier, fut porté en triomphe à travers les rues de la ville. La cérémonie du couronnement eut lieu en grande pompe à l'église de Sainte-Sophie, le 16 mai 1204.

Baudouin eut d'abord à conquérir en quelque sorte son Empire, dont la capitale seule était vraiment entre ses mains; puis il se consacra tout entier à ses nouveaux États, et on le vit se préoccuper d'y attirer des hommes instruits, capables de réformer les études de la jeunesse. Malheureusement, rien n'était plus précaire que la situation de

l'Empire latin. « Le territoire était morcelé à l'infini, a écrit Van Hasselt. Dans le partage qu'on en avait fait, l'Empereur n'en avait obtenu que le quart comme domaine immédiat de la couronne. Les trois autres quarts étaient répartis entre les Vénitiens et les barons. Ceux-ci avaient à leur tour scindé leurs provinces en une multitude de fiefs, et leurs vassaux, n'écoutant que la voix de leurs intérêts, de leurs rivalités et de leurs passions, opprimaient les populations conquises, qu'ils accablaient de leur mépris et dont ils se firent des ennemis irréconciliables. » Pour sauver ses États d'une dislocation complète, l'Empereur dut bientôt faire un appel à l'Occident; et le Pape, qui avait pardonné aux croisés de s'être arrêtés sur la route de Jérusalem lorsqu'il avait vu la schismatique Eglise grecque reconnaître enfin, grâce à eux, l'autorité du Saint-Siège, le Pape, à qui Baudouin avait envoyé de magnifiques présents, promit des indulgences à tous ceux qui iraient défendre l'Empire latin de Constantinople.

L'Europe pourtant resta sourde aux cris

désespérés de Baudouin, et la Palestine seule lui envoya une troupe d'aventuriers — qui escortaient la dépouille mortelle de Marie de Champagne. La jeune femme du prince flamand, débarquée à Ptolémaïs, était morte dans cette ville le 24 août 1204, au moment même où elle venait d'apprendre l'élévation de son époux au trône impérial et où elle allait partir pour Constantinople. Elle y entra couchée dans un cercueil de plomb, et Baudouin, accablé de douleur, lui fit faire de magnifiques funérailles.

Cette mort fut comme le présage des malheurs prêts à fondre sur l'Empire. Baudouin s'était aliéné, dès le début de son règne, Joannice, premier roi chrétien des Bulgares, en repoussant avec mépris l'amitié que lui offrait le chef barbare et en déclarant qu'il saurait replacer sous le joug des empereurs de Constantinople ces Bulgares auxquels des luttes héroïques avaient donné l'indépendance. Blessé dans ses sentiments les plus fiers, Joannice lança ses hordes à demi-sauvages sur les terres de l'Empereur, et à la faveur des dissensions qui existaient

entre Baudouin et ses vassaux, il remporta de nombreux succès. Partout, à son approche, les Grecs se soulevèrent contre la domination des croisés.

A la tête de huit mille hommes d'armes à peine, Baudouin se dirigea précipitamment vers le foyer même de la rébellion, rallia quelques forces nouvelles à mesure qu'il avançait, et vint mettre le siège devant Andrinople, où s'étaient retranchés une multitude de Grecs et de Bulgares. Joannice, craignant que l'Empereur ne reçût des renforts considérables, accourut au secours de la place, et le 14 avril 1205 une grande bataille s'engagea sous les murs de la ville. Après avoir fait des prodiges de valeur, les croisés succombèrent enfin sous le nombre. Baudouin, dont le cheval s'était abattu, dont l'épée s'était brisée, et qui pourtant se défendait encore, fut entouré, chargé de chaînes et livré à Joannice.

La domination des Latins ne devait prendre fin, cependant, à Constantinople qu'en 1261, date à laquelle les Grecs rétablirent l'ancien empire d'Orient en plaçant

sur le trône un descendant des anciens empereurs, Michel Paléologue. Après la bataille d'Andrinople, les barons élurent régent Henri de Hainaut, et celui-ci sut préserver la conquête des croisés d'une ruine totale. Le 21 août 1206 il fut à son tour couronné empereur : le Pape avait envoyé un légat à Joannice pour le prier de relâcher Baudouin de Constantinople, et le roi des Bulgares avait répondu « qu'il n'était plus au pouvoir d'aucun homme de remettre l'Empereur en liberté, » déclaration qui corroborait tristement les informations recueillies par Henri lui-même sur le sort de son frère.

Comment était mort ce prince de trente-cinq ans, dont la statue, élevée de nos jours sur une des places publiques de la ville de Mons, rappelle à la fois la gloire et la fin déplorable? On ne l'apprit jamais et les bruits les plus contradictoires circulèrent parmi les croisés.

Les uns prétendaient qu'il avait été massacré sur le champ de bataille même; qu'une pauvre femme, passant à côté de son cadavre, avait vu la tête du prince environnée d'une auréole lumineuse; que, frappée de ce

prodige, elle avait inhumé convenablement le corps; et que son mari avait dû à l'intercession du nouveau saint la guérison d'une cruelle maladie.

Les autres supposaient que Joannice avait espéré obtenir de Baudouin, à titre de rançon, le trône de Constantinople, et que, furieux de voir l'Empereur refuser de payer la liberté à ce prix, il lui avait fait trancher la tête.

Ceux-ci assuraient que, rentré dans ses États, le chef bulgare avait célébré son triomphe dans une orgie sans nom; qu'à la fin du festin il s'était fait amener Baudouin, l'avait livré aux insultes de ses compagnons ivres, puis l'avait égorgé de ses mains, en commandant qu'on transformât le crâne du malheureux prince en une coupe royale.

Ceux-là racontaient qu'ayant refusé de suivre la femme de Joannice, laquelle lui proposait de s'enfuir avec elle, il avait été accusé par la Reine d'avoir tenté de la corrompre, et que le roi des Bulgares, après avoir ordonné qu'on coupât au prisonnier les bras et les jambes, l'avait fait exposer dans une vallée où il était devenu la proie des

loups et des vautours. Suivant une autre version, Baudouin avait été dépouillé de tous ses vêtements; on lui avait enduit le corps d'une couche épaisse de miel; et il avait été attaché à un poteau où, rendu fou par l'action des rayons brûlants du soleil, il était mort littéralement dévoré par les mouches.

« Chaque fois qu'un prince aventureux et populaire a péri loin du sol natal, remarque très justement L. Hymans, la superstition des masses l'a fait survivre à son trépas pour en faire le héros de quelque audacieuse entreprise, encouragée par l'ambition d'une famille ou d'un parti. » Baudouin de Constantinople partagea le sort commun. Parmi ses compagnons d'armes, beaucoup refusaient de croire à sa mort : peut-être s'était-il enfui et errait-il dans les forêts; peut-être avait-il été vendu comme esclave; peut-être même avait-il abandonné la foi chrétienne afin de retrouver dans une cour asiatique un rang digne de lui. En 1225, les ennemis de sa fille, la comtesse Jeanne, surent tirer habilement parti de ces rumeurs.

Un inconnu était venu se construire un

abri dans le bois de Glançon, entre Valenciennes et Tournai : quelques seigneurs prétendirent reconnaître en lui l'empereur Baudouin. L'ermite protesta d'abord, mais peu à peu il cessa de se défendre. Il avait avec Baudouin une vague ressemblance; il apprit son rôle et se laissa présenter au peuple comme le légitime souverain du pays, racontant partout que l'amour d'une princesse l'avait fait sortir de son cachot et qu'après avoir traîné longtemps une vie misérable, il était parvenu enfin à rentrer dans sa patrie, où il n'avait songé d'abord qu'à faire pénitence. La Flandre et le Hainaut acclamèrent le faux Baudouin; les ducs de Brabant et de Limbourg lui envoyèrent des ambassadeurs, et le roi d'Angleterre lui fit offrir son alliance.

Mais, malgré des défections chaque jour plus nombreuses, la comtesse Jeanne tint courageusement tête à l'orage, et Louis VIII, qui avait succédé à Philippe-Auguste sur le trône de France, ayant appelé à Péronne son prétendu vassal, celui-ci se troubla bien vite, quoique le Roi lui eût fait le plus gracieux ac-

cueil. et qu'il fût accompagné lui-même d'une centaine de chevaliers. Se sentant à la veille d'être démasqué, il monta à cheval pendant la nuit et s'enfuit vers les bords du Rhin, après avoir eu soin de prendre à Valenciennes l'or que lui avaient fourni ses partisans.

Peu de temps après un seigneur bourguignon rencontra le faux Baudouin à Rougemont et le livra pour quatre cents marcs d'argent à Jeanne, qui le fit pendre aux halles de Lille. On sut alors que cet aventurier était un ménestrel nommé Bertrand de Ray, né en Champagne ou en Bourgogne et qui avait naguère accompagné à la croisade son maître, le sire de Chappes. « Je suis un pauvre homme qui ne doit être ni comte, ni duc, ni empereur, dit-il en mourant, et tout ce que j'ai fait, je l'ai fait par le conseil des chevaliers, des dames et des bourgeois de ce pays. » Néanmoins, le peuple persista longtemps à croire que Jeanne avait fait mourir son père pour n'avoir point à lui restituer ses États.